



Orchestre

National Bordeaux Aquitaine
Kwamé Ryan

ORCHESTRE NATIONAL BORDEAUX AQUITAINE

Krzysztof Urbanski, *direction*

Quatuor de l'ONBA

Stéphane Rougier, *violon*

Cécile Rouvière, *violon*

Tasso Adamopoulos, *alto*

Etienne Péclard, *violoncelle*

LUIGI DALLAPICCOLA

(1904-1975)

Piccola musica notturna

7 mn

LOUIS SPOHR

(1784-1859)

Concerto pour quatuor à cordes

en la mineur, op. 131

23 mn

pause 20 mn

FÉLIX MENDELSSOHN

(1809-1847)

Symphonie n°4 en La majeur, op. 90

« Italienne »

28 mn

Durée totale du concert : 1h20 environ

*Un bar avec **Café Opéra** est à votre disposition*

dès 19h15

28 ET 29 OCT. 20H00 - Grand-Théâtre

Opéra

National de Bordeaux



Luigi Dallapiccola

Piccola musica notturna

Louis Spohr

*Concerto pour quatuor à cordes
en la mineur, op. 131*

1. *Allegro moderato*
 2. *Adagio*
 3. *Rondo. Allegro*
-

Félix Mendelssohn

*Symphonie n°4 en La majeur, op.90
« Italienne »*

1. *Allegro vivace*
 2. *Andante con moto*
 3. *Con moto moderato*
 4. *Saltarello : Presto*
-

Des héritiers sans testament ?

La place spéciale du classicisme viennois et la posture de Beethoven — qui relève autant de la continuité que la rupture avec Haydn et Mozart — ont instauré pour longtemps une alternative fort inconfortable pour les musiciens : se réclamer de leurs devanciers jusqu'à l'imitation ou revendiquer un droit illimité à l'indépendance et à l'originalité.

Dans ce processus historique du XIX^e siècle, qui a créé ce que l'on appelle le répertoire, les origines nationales ont aussi joué leur partie et on doit à la France de Berlioz et à la Russie de Tchaïkovski d'avoir, les premières, relevé le défi d'égaliser Beethoven et les symphonistes de la sphère austro-allemande sur leur propre terrain.

De leurs côtés, les Italiens triomphèrent sur les scènes internationales exclusivement dans l'opéra. Seul Paganini leur offrit ce qu'on peut appeler une gloire instrumentale, au demeurant sans égal, puisqu'elle servit de modèles à d'autres virtuoses, à commencer par Liszt.

Au début du XX^e siècle, avec notamment Busoni et Malipiero, une nouvelle génération de compositeurs allait frayer un chemin pour que d'autres, plus jeunes, permettent à leur pays de s'affirmer de nouveau en Europe et dans le monde comme une pépinière de créateurs dans

les genres musicaux les plus variés, au premier rang desquels allait se trouver Dallapiccola. Œuvre de maturité dédiée au grand chef Hermann Scherchen, la **Piccola musica notturna** de 1954 est une partition proprement magique. Si son titre « mozartien » peut égarer quant à la nature de son style, il n'est pas exagéré d'y voir une réussite absolument majeure, anticipant à de nombreux égards sur des tendances d'aujourd'hui quant à la recherche de la beauté sonore. En moins de dix minutes, Dallapiccola réussit à transformer en une infinie merveille sonore un tour de force technique. Sa partition, inspirée par un poème d'Antonio Machado, évoquant une marche solitaire dans un village désert, sous la lumière de la lune, par une resplendissante nuit d'été, sonne comme une sorte de transfiguration du style d'Anton Webern. Le dodécaphonisme strict de l'écriture — non seulement les douze sons, mais les onze intervalles différents qui les séparent ! — ne relève pas de la sèche démonstration grammaticale comme le disent les détracteurs de Schoenberg et de ses élèves. Les lignes pures venues de l'écriture de Webern, qu'admirait profondément Dallapiccola, se mettent au service d'un lyrisme visionnaire, extrêmement prenant pour peu que l'on accepte de l'écouter avec l'intensité attentive qu'elle appelle.

Si les héritages et les émulations dont Dallapiccola devait parvenir à s'accommoder lui posaient certainement quelques problèmes qu'il sut résoudre, la partie dut être plus difficile encore, longtemps auparavant, pour les musiciens germaniques eux-mêmes, confrontés à la difficulté de rivaliser avec Beethoven ou de lui succéder, de son vivant ou peu de temps après sa mort, sur le terrain même qu'il avait créé.

Appartenant comme Carl Maria von Weber et Franz Schubert à un groupe de musiciens nés entre la naissance de Beethoven et la venue au monde de la « génération de 1810 », Louis Spohr occupe de son vivant une place considérable, que la postérité ne confirme point. Grand virtuose du violon, directeur musical et compositeur fécond, il laissa un abondant catalogue au sein duquel un nombre réduit de partitions sont encore couramment jouées. Dans ce catalogue, le **Concerto pour quatuor à cordes, op. 131**, achevé en 1847, attire l'attention par l'extraordinaire dispositif qu'il requiert, à égale distance du concertino baroque et des

ensembles de solistes inventés au début du XX^e siècle. Illustrée notamment par Mozart, Beethoven et Brahms — pour celui-ci après Spohr — l'idée du soliste multiple est un avatar bien particulier du style concertant ; elle implique une abnégation peu commune et l'acceptation d'une mise en valeur collective, antinomique d'un genre individualiste par nature.

Spohr adorait le quatuor à cordes et son écriture spécifique. Dans son *Concerto op. 131*, cela s'entend et pas seulement dans les quelques passages où la formation de chambre joue à découvert. C'est ainsi que son quadruple soliste ne se désunit pas, sauf dans les rares moments où l'exige l'écriture, comme dans l'*Adagio*, où l'alto est en premier chargé du chant et s'associe ensuite au second violon ou au violoncelle dans certains passages significatifs. Le recours à ces diverses combinaisons illustre le fait que les quatre instrumentistes sont réellement associés en un corps sonore unique et considéré comme tel, jusque dans les rôles dévolus à chacun d'eux. Déjà, dans l'*Allegro moderato*, on avait pu apprécier les regroupements des instrumentistes deux à deux et les dialogues serrés qui s'organisaient entre eux, toujours dans l'esprit du quatuor à cordes. Le *Rondo* final conclut dans la bonne humeur et affirme, plus encore que les deux premiers mouvements, le brio du soliste collectif auquel est même confiée une sorte de cadence avant la section terminale et la coda.

La confrontation de Mendelssohn avec ses prédécesseurs fut, au total, plus rude — car plus fondamentale : génie oblige ! — que celle de Spohr, qui a déjà passé la quarantaine lorsque Beethoven meurt, alors qu'il jouit lui-même d'un statut somme toute bien établi d'excellent musicien dont on n'attend pas qu'il renouvelle fondamentalement son art... Lors de cet événement, Mendelssohn a dix-huit ans et apparaît déjà à son entourage berlinois comme un être d'exception, très certainement appelé à marquer son époque. De ce fait, les œuvres qu'il produit autour de 1830 sont toutes l'objet, de sa part, d'une impitoyable autocritique tant il veut être à la hauteur de ce qu'il pressent comme la nature ultime de son destin : se montrer ou non capable de succéder à Beethoven.

La **Symphonie « Italienne »**, largement commencée dès 1831 — lors du voyage qui lui a conféré son sous-titre —, est

achevée après le retour du compositeur en Allemagne. Après la création londonienne du 13 mai 1833, Mendelssohn l'« oublie » et ne veut plus en entendre parler. Certes, il remaniera sa partition en 1837, mais il doutera encore de son achèvement puisque la publication n'en interviendra qu'à titre posthume, d'où le numéro d'opus décalé par lequel l'*Italienne* est désignée. Les analyses ultérieures et particulièrement des travaux musicologiques réalisés au cours des dernières décennies, rendent mieux justice à une partition dont paradoxalement le succès a en quelque sorte gommé la portée fondamentale. C'est très précisément ce qu'exprime Brigitte François-Sappey dans ce qui est sans doute le premier ouvrage de langue française vraiment éclairant consacré au compositeur. « *Le chef-d'œuvre symphonique, écrite, qu'attendait l'Europe, en deuil de Beethoven, était là! Si une symphonie possédait tous les atouts pour conquérir le vaste monde, c'était bien l'Italienne. Et pourtant Mendelssohn, son auteur itinérant, douta d'elle au point de la séquestrer. La postérité a, depuis, exigé sa délivrance et l'a applaudie sans restriction !* »

L'*Italienne* fascine d'abord par ses vertus agogiques, ses capacités à donner à l'auditeur l'envie irrésistible de se mettre en mouvement, quand ce ne serait que dans sa tête. Une seule autre symphonie possède auparavant cette étrange qualité, pour ainsi dire directement physique dans ses effets : la *Septième* de Beethoven, également en *La* majeur. Sensible dans l'élan du premier mouvement — par ailleurs jumeau par l'inspiration du *Carnaval romain* de Berlioz —, cette qualité éclate dans le *Saltarello* final, qui conclut en *la* mineur, conformément à une référence baroque sautant allègrement le classicisme viennois et évitant l'obligatoire triomphe terminal en majeur... Et puis il y a l'*Andante con moto*, si proche à certains égards de ce que fera entendre l'ami Berlioz dans la *Marche de pèlerins chantant la prière du soir* de son *Harold en Italie* ! A elle seule, cette page, comme le *fugato* arachnéen du premier mouvement ou encore le faux archaïsme du *Moderato* — une transposition déjà malhérienne de la musique du passé ! —, justifie que la concise *Italienne* de Mendelssohn doive compter parmi les symphonies les plus marquantes, pour les premières années après Beethoven et pour bien plus longtemps encore...

Robert Pierron



Krzysztof Urbanski

direction
Polonais, Krzysztof Urbanski a effectué ses études à l'Académie de Musique Chopin à Varsovie en 2007. Fondateur et Directeur Artistique du Jeune Orchestre Symphonique de Lodz entre 1999

et 2002, il dirige de nombreux concerts retransmis à la radio polonaise. Il joue régulièrement avec les orchestres polonais dont l'Orchestre Symphonique de Varsovie, l'Orchestre National de la Radio Polonaise et l'Orchestre Philharmonique de Poznan. Krzysztof Urbanski a remporté à l'unanimité le Premier prix du Concours International de Direction du Printemps de Prague en mai 2007 et termine sa dernière saison en tant qu'assistant du chef d'orchestre Antoni Wit au Philharmonique de Varsovie. Il défend les compositeurs polonais tels que Wojciech Kilar. Lors de la saison 2008/2009, Krzysztof Urbanski fait ses débuts avec l'Orchestre Symphonique de la BBC, l'Orchestre Symphonique de Göteborg, l'Orchestre Symphonique de la Radio de Francfort, l'Orchestre Symphonique de la Radio de Stuttgart SWR (concert incluant la suite de Matthias Pintscher tirée de *l'Espace dernier*), l'Orchestre Symphonique de Hambourg NDR, l'Orchestre Symphonique Tivoli et Aarhus. De plus, il a dirigé l'Orchestre Symphonique de Shanghai lors du concert du Nouvel an 2009 et fera ses débuts à l'automne 2009 avec les Orchestres Symphoniques de Tokyo et Osaka, puis en avril 2010 aux Etats-Unis avec l'Orchestre Symphonique d'Indianapolis. En 2009/2010, il fera ses débuts avec l'Orchestre Philharmonique Royal de Liverpool dans un programme dédié à la musique polonaise, puis avec l'Opéra Royal Danois, l'Orchestre National du Capitole de Toulouse, Het Residentie Orkest (à La Haye et au Concertgebouw d'Amsterdam), la Radio Symphonique suédoise, la Radio Philharmonique allemande, les Orchestres philharmoniques de Malmö et de Bergen à Lille. Ses compositions *Small Christmas Symphony* ont reçu une mention honorable au Grzegorz Fitelberg Composers' Composition. Krzysztof Urbanski est nommé pour la Saison 2010/2011 Chef du Syfniorkester de Trondheim.



Quatuor de l'ONBA

Les membres du Quatuor de l'ONBA, se sont réunis en 2001 pour partager leur passion de la musique de chambre. Très heureux dans le répertoire classique, si riche, du quatuor à cordes, ils n'hésitent pas à participer à des créations contemporaines, musiques de films... (H. Dutilleux, C. Lauba...). Ils ont créé, en novembre 2008, *Quatuor Garonne* et *Partitas romanes* composés par Odile Perceau. Le Quatuor de l'ONBA participe activement à la saison de musique de chambre de l'Opéra National de Bordeaux et se produit lors de manifestations prestigieuses comme les « Folles journées de Nantes ».

Stéphane Rougier, violon

Né en 1972, Stéphane Rougier effectue ses études aux CNSM de Paris et Lyon, puis en Allemagne. Nommé violon solo de l'Orchestre Symphonique et Lyrique de Nancy en 1996, il intègre l'Orchestre National Bordeaux

Aquitaine en 1999 au poste de premier violon solo sous la baguette de Hans Graf. Premier violon du Quatuor de l'ONBA, il participe à de nombreux concerts de la saison musicale de l'Opéra National de Bordeaux, et notamment aux Folles journées de Nantes, en se joignant fréquemment aux solistes invités, tels que B. Engerer, H. Demarquette, M. Nordmann ou P. Fontanarosa. Stéphane Rougier joue un violon de J.B. Vuillaume de 1826 prêté aimablement par Patrice Taconne.

Cécile Rouvière, violon

Cécile Rouvière commence ses études de violon au Conservatoire d'Aix-en-Provence avant d'entrer dans la classe de R. Gendre à Versailles où elle obtient un Premier prix de violon et un Prix d'honneur de musique de chambre, à l'unanimité. Elle est reçue à l'Académie de l'Orchestre où elle travaille avec les solistes de l'Orchestre de Paris, et obtient un Certificat à l'unanimité avec félicitations. En 1986, elle devient membre de l'Orchestre National Bordeaux Aquitaine et se perfectionne parallèlement auprès de R. Daugareil en cycle professionnel. Passionnée de musique de chambre, Cécile Rouvière a fait partie du Quatuor Euterpe et de différents ensembles à Paris avant de participer aux concerts des formations solistes de l'ONBA, sous la direction successivement de Pierre Doukan et Zino Vinnikov. En 2001, elle est nommée Second soliste du Quatuor de l'ONBA.

Tasso Adamopoulos, alto

Né à Paris, Tasso Adamopoulos effectue ses études musicales en Israël. Nommé, à l'âge de dix-neuf ans, alto solo à l'Orchestre Philharmonique de Rotterdam, il est ensuite successivement soliste à l'Orchestre Gulbenkian, à l'Ensemble Orchestral de Paris et à l'Orchestre National de France, sous la direction de Lorin Maazel. Soliste ou chamberiste, il est le partenaire de musiciens tels que Wolfgang Sawallisch, Isaac Stern, Jean-Pierre Rampal, Maria João Pires, Lorin Maazel, Emmanuel Krivine, Alain Lombard... Il est depuis 1990 soliste à l'Orchestre National Bordeaux Aquitaine et fait partie du Trio Sartory. Professeur au CNSM de Lyon et au Conservatoire Supérieur de Paris, il donne des cours magistraux dans le monde entier. Il est notamment l'invité de l'Académie de Kyoto et de l'Université d'Indiana, aux États-Unis. Parmi ses prestations en soliste avec l'ONBA, citons le *Concerto pour alto* de Béla Bartók, sous la direction de Mark Stringer, en mars 1998. Il est, depuis 1999, responsable de la Formation de Chambre Bordeaux Aquitaine constituée de musiciens de l'ONBA. Il est membre du Quatuor de l'ONBA. Tasso Adamopoulos a effectué de nombreux enregistrements et joue un Landolfi de 1755.

Etienne Péclard, violoncelle

Etienne Péclard travaille au Conservatoire National de Paris avec A. Navarra, J. Calvet, J. Février et J. Hubeau. Il y obtient ses premiers prix de violoncelle et de musique de chambre. Lauréat des concours internationaux de Vienne, Munich et Barcelone, il est, de 1977 à 1990, violoncelle solo de l'Orchestre Philharmonique de Radio-France, puis de l'Orchestre de Paris, sous la direction de D. Barenboim. Nommé violoncelle solo de l'Orchestre National Bordeaux Aquitaine en 1990, il enseigne au Conservatoire National de Région de Bordeaux, et se joint à R. Daugareil et Tasso Adamopoulos pour former le Trio Sartory. E. Péclard a enregistré avec l'ONBA, dirigé par A. Lombard, le *Double Concerto* de J. Brahms, la *Symphonie concertante* de S. Prokofiev et *Schelomo* d'E. Bloch. En 1999, il interprète *Tout un monde lointain* d'H. Dutilleux, sous la baguette d'H. Graf et en novembre 2003, interprète le *Concerto de Saint-Saëns* sous la baguette de son ami F. Lodéon. En juin 2005, il retrouve son complice Tasso Adamopoulos pour *Don Quichotte* de Strauss, dirigé par A. Jordan.

OPÉRA NATIONAL DE BORDEAUX

05 56 00 85 95 - www.opera-bordeaux.com - Grand-Théâtre - Place de la Comédie - BP 95 - 33025 Bordeaux

Éditeur responsable : Opéra National de Bordeaux (05 56 00 85 20) - n° de Licences : 331559-T1 331560-12331561-T3 - Rédaction, iconographie et maquette : Service Communication - © couverture : Gaëlle Hamalian-Testud - © Quatuor de l'ONBA : Frédéric Desmesure - Octobre 2009